

INTRODUCTION

Le livre était paru en 1964 aux *Éditions du Cancer*. C'était le premier de Gilles Moret. Le seul qu'il ait publié sous son nom, devais-je apprendre des années plus tard. Il n'a jamais été réédité. Aujourd'hui, *Une saison à l'envers* est introuvable.

Chronique rétrospective d'une longue adolescence, l'histoire, si l'on peut dire, se déroulait entre 1945 et 1961. Elle retraçait avec précision quelques épisodes cruciaux de la vie sexuelle d'un jeune homme nommé Simon. Un parcours qui nous conduisait de Lille à Paris en passant par la Corée et l'Espagne. Son caractère autobiographique était évident.

J'ai découvert ce livre durant l'été 1968. J'avais dix-huit ans. Ma prépa, au lycée Lakanal de Sceaux, avait été assez chaotique, comme on l'imagine. Mais dès le mois d'août, le calme étant revenu dans les rues, je filai me reposer avec un copain dont les parents possédaient en Corse du nord un vieux moulin à l'abandon. J'emportai quelques bouquins avec moi. Pas seulement Kant, mais aussi, en vrac dans mon sac, Marcuse, Retz, Sterne... et un certain Gilles Moret dont le « roman », acheté d'occasion sur une table de marché (à cause de sa couverture illustrée par Copi) devait vivement m'impressionner au fond

d'une étroite vallée rocheuse, régulièrement visitée par des gendarmes affables.

Pourquoi vous parler aujourd'hui de ce livre en particulier ? Parce qu'en 2003, quelques années avant sa mort, l'occasion me fut donnée de rencontrer Gilles Moret. Je mis un certain temps à identifier l'auteur d'*Une saison à l'envers*. Il était devenu marchand de jouets anciens, rue Jacob, à Paris. À ma grande surprise, il était aussi l'auteur de quatre essais difficilement qualifiables, dans lesquels étaient mises à contribution des disciplines disparates, comme la psychanalyse et la théorie des catastrophes : *Événement I, II, III et IV*. Ces ouvrages, publiés aux *Éditions du Cerfeuil* sous le pseudonyme de Jérôme Mauret, m'étaient bien connus. J'étais même l'un des rares critiques à en avoir souligné la vigoureuse, sinon rigoureuse, conceptualisation pour ce qui touchait au rapport entre l'autofiction et l'autobiographie. Toutefois, son niveau d'abstraction était tel, le contenu analytique si dénué d'appels explicites à l'expérience personnelle, que je n'avais jamais établi de rapprochement avec *Une saison à l'envers*, dont le souvenir ne s'était pourtant jamais effacé de ma mémoire. De plus, sans doute à cause de l'ordre alphabétique, jamais ces deux auteurs supposés distincts n'avaient été très éloignés sur les rayons de ma bibliothèque. Et il m'était arrivé plus d'une fois de songer à relire Moret en pensant aux spéculations de Mauret, M.A.U.

Ignorant durant plus de trente ans la double identité de cet auteur, découvrir que Jérôme Mauret était le pseudonyme de Gilles Moret fut un choc. Pourquoi Moret avait-il éprouvé le besoin, six ans après la sortie d'*Une saison à l'envers*, de changer de nom pour publier *Événement I* ? Qui se souvenait encore de son premier livre ? Que révélait-il, au demeurant, dont Gilles Moret eût été fâché que l'on se souvînt ? Considérait-il déshonorant le contenu de ce livre de jeunesse ? J'appris qu'il en avait interdit la réédition dès 1966. Comment fallait-il interpréter

cette décision ? S'agissait-il d'un reniement ? D'un tournant dans son mode de penser qui exigeait une coupure radicale ? S'agissait-il d'une censure ? D'une stratégie éditoriale destinée à empêcher que sa recherche ne fût attribuée au pathos d'un remords ? J'en vins à la conclusion la plus simple : Gilles Moret avait choisi de changer de nom parce qu'il se cherchait de nouveaux lecteurs.

Étant donné l'oubli dans lequel est tombé *Une saison à l'envers*, malgré un relatif succès de bouche à oreille dû à l'interdiction à l'affichage qui frappa le livre à sa sortie, étant donné aussi le peu d'écho renvoyé par les roches noires de la critique à propos de l'œuvre assumée par Jérôme Mauret, vous vous demandez à quoi puis-je bien rêver en prétendant vous intéresser à une problématique dont je suis le seul à mesurer les tenants et aboutissants ?

Vous avez tout à fait raison de douter de l'intérêt des pages qui vont suivre, puisque, chemin faisant, c'est le mystère de cette rupture radicale entre Moret et Mauret, M.A.U., que je vais tenter d'éclaircir. À dire vrai, je m'adresse à vous, sans y croire, je veux dire sans croire que vous existiez déjà. Je parie sur les réactions de trois ou quatre lecteurs, je ne sais. Je ne sais surtout pas ce que je peux d'emblée vous faire entendre de la préoccupation où je suis d'être si peu assuré de vous convaincre qu'il soit d'un quelconque intérêt pour qui que ce soit d'en finir avec l'énigme de ce marchand de jouets dont l'œuvre écrite, cassée en deux, n'a de résonance qu'en moi.

Ayant relu récemment *Une saison à l'envers*, je crois qu'il serait d'abord utile que je vous raconte ce livre.

I

Le docteur Petiot vient d'être arrêté à la station de métro Saint-Mandé. Simon a vu sa photo dans un journal oublié sur la banquette en bois d'un tramway, en rentrant du collège par la rue Nationale...

Pas entièrement perdue, l'enfance, mais déjà bien loin... Fut minée à l'heure du krach, mise au pas à Tourcoing, sous la férule des maîtres de quelques écoles libres, empoisonnée par Radio-Paris, aplatie sous les bombes quand il le fallait...

Maintenant les Allemands sont partis. Les parents de Simon ont emménagé à Lille. Simon ne va plus au cinéma « en famille », comme pendant la guerre, au temps de *L'Éternel Retour*. Les déportés mis en os, aux Actualités filmées, il les regarde seul.

À la tombée de la nuit, sur le trottoir au pied de son immeuble, boulevard de la Liberté, il murmure qu'il l'aime à une passante. Cette enfance-là est plus ancienne encore que celle de la guerre. C'est celle des films américains, avec Mickey Rooney. La fille en socquettes presse le pas, disparaît le long d'un mur... Simon grimpe chez lui quatre à quatre pour prendre sa leçon de piano avec mademoiselle Lévy, qui habite l'étage en dessous du sien.

Simon n'a jamais vu d'aussi beaux yeux hors film... Un jour mademoiselle Lévy lui a interprété l'andante du Concerto n°1 de Félix Mendelssohn, genoux serrés, tête droite. Il a beaucoup aimé. Mais il préfère quand même écouter Fats Waller sur son vieux phono, quand son père est absent...

Avoir quinze ans sous le Gouvernement provisoire de la République française, c'est beaucoup trop tôt. Ou trop tard : Ni résistant, ni collabo... Une histoire impubliable ? Pas du tout. *Les Éditions du Cancer* n'ont pas froid aux yeux. La quatrième de couverture présentera le sujet du livre comme étant le portrait d'un adolescent confiné en province dans un milieu bien-pensant, un garçon sans dons particuliers, sinon celui de s'extraire de toute communauté, un vilain garçon, dépravé par accident puis par habitude, aux multiples fougades, qui le font s'éloigner, sans même y prétendre, des voies toutes tracées qui l'attendent.

Raymond Queneau, qui avait vainement tenté de faire publier ce premier livre chez Gallimard, en parlait autour de lui comme étant le récit de sa jeunesse par un inconnu d'une trentaine d'années ; quelqu'un qui n'était pas, mais alors pas du tout, un écrivain. « Plutôt un homme qui aurait aimé pouvoir se suicider en dormant », disait-il.

L'ouvrage se présentait comme une autobiographie à peine romancée. Seuls quelques noms propres et de lieux avaient été changés, affirmait encore la quatrième de couv'. (Mais pas le nom de mademoiselle Lévy, le professeur de piano de Simon, devais-je apprendre plus tard au cours de mon enquête.)

Simon Alquin était le fils tardif d'un couple relativement âgé vivant à Lille dans un petit appartement locatif du centre-ville. Voyons cela : Le père est journaliste à *Nord Éclair*. Proche de la retraite, il occupe les fonctions de secrétaire de rédaction